Document generated on 10/12/2024 12:21 a.m.

24 images

La vrai nature de Bernadette de Gilles Carle
La toute-puissance de la fiction

Gérard Grugeau

Number 100, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23680ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grugeau, G. (2000). Review of [*La vrai nature de Bernadette* de Gilles Carle : la toute-puissance de la fiction]. *24 images*, (100), 24–24.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GÉRARD GRUGEAU

LA VRAIE NATURE DE BERNADETTE
de Gilles Carle

La toute-puissance de la fiction

Premier film québécois vu à Paris à l'aube des années 70. Réalité floue et fragmentaire d'un coin de continent non encore accessible. Découverte déstabilisante d'une langue rageusement habitée et magnifiquement portée par le corps des acteurs. Empreinte des mots lâchés «loose» (bientôt viendrait l'immersion joualisante au contact des pièces de Tremblay) et d'un imaginaire exubérant qui déploie le désir à l'infini et mue le désordre en énergie transformatrice du réel. Étonnante vitalité d'un monde traversé par le souffle libertaire des utopies post-soixante-huitardes. Sensualité débordante d'une Micheline Lanctôt en «sainte» Bernadette Bonheur des campagnes, qui s'affranchit de tout pour prôner le retour à la terre, la vie en commune et l'amour libre. «Quand Bernadette dégrafait son corsage», aurait pu chanter Brassens... Amour des femmes, égalité des sexes chez un cinéaste décapant qui détourne avec malice les valeurs et les figures religieuses pour pourfendre l'ordre établi, faire éclater les tabous, combattre les aliénations et semer les germes d'une nouvelle façon de vivre... même si la comédie populaire, en redistribuant le réel à coups de transgressions facétieuses pour mieux marquer l'insoumission sociale, doit finalement s'effacer devant le drame de l'impuissance et de la violence. Souvenir encore brûlant d'un télescopage d'icônes laissant le spectateur au bord du gouffre: «Sainte» Bernadette drapée dans le châle bleu de sa bonté naïve bientôt muée, le temps d'une «chasse», en passionaria de la révolution tirant sur les valets de la société de consommation. Ultime séquence: le couple (Thomas, le syndicaliste pragmatique et Bernadette) se replie sur le cadavre de Roch, victime expiatoire de la folie des hommes. Fuite dans le paysage gelé des vaines chimères et des illusions perdues. Il n'y a plus nulle part où aller (déjà...). Seul restait peut-être alors le cinéma comme rêve d'humanité.

Micheline Lanctôt.

A suivi pour moi, peu de temps après ce premier contact fort avec la culture québécoise, l'exil volontaire vers une terre d'accueil qui m'attendait sans que je le sache encore. Revoir ***La vraie nature de Bernadette*** près de 25 ans plus tard, c'est retrouver des émotions intactes devant un «western religieux» éloigné de toute morale traditionnelle, certes profondément ancré dans son époque, mais qui a su miraculeusement résister à l'épreuve du temps. Sans doute parce qu'à l'heure mutante de «l'horreur économique», l'idée de l'homme comme utopie taraude plus que jamais nos consciences et que l'on veut encore croire, pour reprendre les termes de Dionys Mascolo, que «l'amour éveille l'absolu», même «s'il ne le satisfait pas». C'est aussi réaliser (et les autres films de Carle l'ont souvent confirmé) à quel point le cinéma peut dépasser la conscience du possible en se vivant comme un terrain de liberté, de poétisation du réel et de ceux qui l'habitent. C'est enfin, avec le recul de l'exil, approfondir son parcours de cinéphile et faire des liens, rattacher l'univers fourmillant et coloré de l'auteur de ***Pudding chômeur*** à celui de Kusturica et de Fellini. Même amour du cirque humain et de sa poétique de bazar, même sens de la démesure et du délire *fantastica* face à l'absurdité du monde, même refus du cinéma idéologique pour regarder avant tout vivre des personnages au risque de toutes les irrévérences et d'une «esthétique de la mutabilité» chère aux surréalistes, qui cherchaient à repousser les sens admissibles par le biais d'une écriture s'interdisant toute fixité. Peut-être est-ce là, dans cette toute-puissance de la fiction, que pouvait exister le cinéma «de haute définition» axé sur «l'appartenance et la pérennité» que Carle, en réaction contre la tradition du direct, appelait de ses vœux en 1972. Même s'il inscrit généralement ses films dans une réalité sociale documentée (Carle est après tout de la génération de l'après-néoréalisme), le cinéaste a toujours considéré le matérialisme comme «une réduction de l'homme»[1]. Pour lui, l'accomplissement spirituel de l'artiste passe par une heureuse synthèse de la raison, des sens et de l'intuition. Filmer avec passion à hauteur d'homme, vivre sa vie et son art comme un champ d'expérience: voilà ce à quoi nous invite Carle. Au-delà des époques, ***La vraie nature de Bernadette*** est un film de croyance. Son visionnement serre le cœur. Sans doute parce que cette croyance s'est perdue et que le cinéma québécois semble avoir définitivement (?) renoncé à être un terreau de fiction. ■

1. Gilles Carle dans *Cinéma 72* n° 169, propos recueillis par Mireille Amiel (p. 82 à 86).